

Sylvaine Marguier

Miracle
des jours

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LE FONDS RAPIN, ÉTAT DE GENÈVE
ET PAR LE DÉPARTEMENT DE LA CULTURE DE LA VILLE DE GENÈVE

L'AUTEUR REMERCIE
LA FONDATION LEENAARDS, À LAUSANNE,
ET LA FONDATION LYDIA EYMANN, À LANGENTHAL, CANTON DE BERNE,
DE LEUR SOUTIEN

« MIRACLE DES JOURS »,
CENT TRENTE-CINQUIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE MARIE FINGER,
LINE MERMOUD, HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFE,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : « BORDS DU NIL », S. D.,
HUILE SUR CARTON DE LOUIS AUGUSTE VEILLON
(BEX 1834-1890 GENÈVE); 31 x 47 CM.
GENÈVE : MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, INV. 1901-204.
© GENÈVE, MAH, BETTINA JACOT-DESCOMBES
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-104-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2003 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*À la mémoire de mon père,
Augustin Marguier*

*Wo gehen wir denn hin ?
Immer nach Hause.*

Où est-ce que nous allons donc ?
Toujours à la maison.

NOVALIS
Henri d'Ofterdingen

*MIRACLE DES JOURS EST UN ROMAN.
MAIS SON AUTEUR DOIT BEAUCOUP
À LA DÉCOUVERTE DE DEUX RÉCITS DE VOYAGE INÉDITS,
RÉDIGÉS PAR LES DOMESTIQUES DE MADAME DE GASPARIN :
JEANNETTE TANNER, *JOURNAL ET IMPRESSION (SIC) DE VOYAGE,*
1847-1848.
LOUIS LAMBERCY, *JOURNAL OU SOUVENIR DE VOYAGE, 1847-1848.**

BASTIEN revenait du jardin vers l'office lorsqu'il entendit, en passant sous les fenêtres du petit salon, la voix aigre de la comtesse. Que se passait-il encore ? Il ralentit le pas pour attraper la conversation des maîtres.

Dans l'ensemble, l'année 1847 avait bien commencé. Toutefois, on s'attendait à un ou deux brefs scandales politiques, inévitablement à la mort de quelque grand homme qui aurait marqué l'Histoire, et à des mouvements de mode.

Quant au reste, on s'en remettait à qui de droit, Là-Haut, sachant que l'on ne serait pas chargé au-dessus de ses forces. Ici-bas, on pouvait compter sur la présence immémoriale du bourg, des forêts et des monts, et sur la stabilité de la Suisse.

Bastien s'accroupit sous une fenêtre. Il ne risquait pas d'être vu mais, pour se donner une contenance, il fit mine d'arranger des cailloux au bord d'un massif.

Ce n'était pas poli mais il voulait savoir. Il avait cru entendre le nom de Jeannette.

Madame dégoisait contre une certaine Séraphine. Bastien imaginait la comtesse marchant en long et en large, ses mains levées affichant sa fureur, et cependant dans la pleine volupté de médire.

Car dès qu'elle avait aperçu cette fille, cette Séraphine, la comtesse, éprouvant une violente antipathie, avait entrevu sa nature dévoyée. Voilà qu'effectivement cette créature, qui de plus était une cousine de leur propre domestique, avait cherché hors mariage les mystères du sexe. La convoitise enfante le péché et le péché, lorsqu'il est consommé, enfante la mort¹, se plaisait à rappeler la comtesse.

Juste retour de sa faute, Séraphine était enceinte.

Sans enfant après des années de mariage, la comtesse de Gasparin prenait volontiers position sur la maternité. La folie des femmes et leur trivialité semblaient continûment devoir l'emporter sur la noblesse du sentiment conjugal. Le ventre, toujours le ventre, quand seule, pour la femme honnête, compte l'âme.

La voix de Madame se fit plus haute et tranchante. Cette Séraphine m'aurait-elle écoutée ? continuait-elle. Heureusement, notre Jeannette est à présent sous notre bonne influence. Sans cesse, je l'instruis : la femme a été créée pour l'homme. L'amour pour l'époux est sans équivoque. Le sentiment de la supériorité de l'homme étant nécessaire à l'amour, il faut que cet amour se retrouve ou qu'il

¹ Épître de saint Jacques apôtre, *Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, nouvelle traduction revue et approuvée par les pasteurs et les professeurs de l'Église et de l'Académie de Genève. À Genève chez G. L. Mauget, libraire, An X, 1802.

finisse. Sinon, mieux vaut offrir sa virginité au Ciel. Oh, si cette Séraphine m'avait connue, quel malheur elle aurait évité!

Soupirs et silence accablé. Puis la comtesse retourne au sujet qui enfièvre les imaginations depuis que, au dernier Noël, le comte a annoncé qu'on parlait pour l'Orient.

Plusieurs raisons l'ont amené à donner suite à ce projet de longue date. D'abord, il n'est plus chef du cabinet de son père, M. Adrien¹, ancien ministre de l'Intérieur, du Commerce et de l'Agriculture. Le comte n'a pas non plus été réélu l'année dernière aux élections législatives dans sa circonscription de Bastia, après cinq années de députation².

Et comme la santé de Madame réclame de passer un hiver dans les pays chauds, il a pris finalement la décision d'une année sabbatique.

Madame est contente. Ils fêteront leur anniversaire de mariage en Terre sainte.

Le départ est fixé en septembre, dans six mois. Madame restera quelque temps en Suisse avec ses domestiques Bastien et Jeannette. Le comte est obligé de retourner à Paris. Il a toujours sa charge de Maître des requêtes au Conseil d'État. Pour le servir à leur hôtel particulier de la rue de Courcelles, il aura Guibert et la petite Zélia.

En juin, Monsieur viendra chercher Madame à Valleyres. Ils retourneront à Paris pour le gros des

¹ Comte Adrien-Étienne-Pierre de Gasparin, né à Orange le 29 juin 1783. Après la révolution de 1830, fut préfet successivement à Montbrison et à Grenoble. Fait pair de France le 19 avril 1836.

² En 1846.

préparatifs et les derniers achats. Enfin, retour à Valleyres, point de départ du fabuleux voyage.

Pour finir, Bastien n'aura pas entendu grand-chose sur Jeannette. La conversation roule sur la politique, et la politique vue par les gens de la haute, ça pourrait l'énerver. Il déguerpit, rigolant de se voir comme un gamin à croupetons sous une fenêtre, un homme de trente ans, quelle blague !

Quelques remises et des granges séparent du village de Valleyres-sous-Rances la maison des Gasparin. Fièremment baptisée « manoir » par les villageois pour sa tourelle, c'est en fait une bâtisse de taille moyenne, d'un étage, avec un toit en bâtière, flanquée à droite d'un moulin et casée au fond d'un jardin exubérant, plus large que long.

Après des mois d'engourdissement, les deux noyers derrière la maison retrouvent leurs aises. Sur le devant, de chaque côté de l'allée, viendront des planches de tulipes d'un rouge ardent. Bientôt, les pommiers seront en cours de rendre leurs pommes.

De nouveau, le Jura s'éclaire et, dans les prés communaux, les genévriers élèvent de loin en loin leurs griffes reverdies et fragiles. Les ronciers s'étoffent. Le noisetier, le sureau, le lilas saugé¹ et le troène sont indécis. Le cormier a fleuri. Œillets, pois de senteur, convolvulus, sans s'occuper des autres, chacun ébouriffe sa couleur.

L'après-midi finit. Les fenêtres s'encadrent de gris pâle. Les cris des moineaux s'amenuisent. L'air fraîchit. Comme chaque soir, Jeannette apporte son châte

¹ Variété de lilas de Perse.

à Madame, et retourne à la cuisine. C'est le moment de la prière du soir. Nombre de maisons protestantes recherchent des domestiques catholiques pour les « protestantiser¹ » mais ici, chez les Gasparin, on n'oblige personne à assister au culte d'avant dîner.

Bastien a mis du temps à s'avouer qu'il était amoureux. Ces histoires-là l'embarrassent. Quand une femme lui plaît, ce qui est rare, il cache son sentiment. Il évite même de regarder l'objet de son désir car il croit sentir autour de lui, et le trahissant, les ondes brûlantes de sa sensualité. Quiconque l'approchant entrerait dans son feu et connaîtrait son secret.

Pour Jeannette, ç'a pas été comme pour les autres femmes. En plus de lui prendre le ventre, ça lui a pris le cœur, tout le cœur. Il a dû s'incliner devant la fatalité. Il désire très fort. Il est amoureux. Mais pour apaiser le désir, il faut conquérir l'amour et M^{lle} Jeannette l'intimide. Cette femme, c'est quelque chose de surnaturel.

Il est sens dessus dessous. Voilà des mois qu'il s'exalte entre des visions de pureté absolue et d'autres, frôlant l'indignité, où, nuit après nuit, désarmée, prise sous lui, ses beaux cheveux empoissés de sueur, le front dur, la bouche vers son épaule, s'épuisant, elle le supplie et l'adore, tout en cris. Une scène qu'il vit et revit sans en épuiser le suc. Non qu'en réalité il veuille jamais forcer M^{lle} Jeannette.

¹ « Avis aux domestiques catholiques: Nous apprenons d'une manière certaine que, dans un grand nombre de maisons protestantes, on ne refuse plus comme autrefois, on recherche même les domestiques catholiques pour les protestantiser. L'Union protestante a changé de tactique », in: *La Sentinelle catholique*, 30 septembre 1846.

Mais avant d'avoir la chance de la fréquenter, de lui plaire, peut-être un jour de gagner son cœur et s'en rendre heureux, ça le soulage. Heureusement, il y a le voyage avec les maîtres, cet automne. Il aura davantage l'occasion d'être seul avec elle. Ils pourront faire connaissance.

Il ne sait pas encore ce que cet amour recouvrira mais il aime. Il a en tête des jets de folie. À Valleyres-sous-Rances, canton de Vaud, Suisse, il n'y a pas de bordel. Comment faire ? Quand on est un homme dans la force de l'âge, c'est difficile de vivre dans une paroisse calviniste de cinquante feux, à l'écart de tout.

Paris, pour ça, c'est formidable, avec ses maisons à lanternes, chacune son décorum et son toutim.

Cette année, il s'était accordé quelques vagues fantaisies. Ces choses courues d'avance, ça ne lui disait plus rien. Ce n'était même pas une question de volonté. Après deux cents nuits d'obsession et de jouissances imparfaites et secrètes, il avait craché pour lui-même, presque honteux, comme un foutre métaphysique, le mot *amour*.

Ça dépassait tout ce qu'il avait connu. Autrefois ordinaire et bestial, l'élan était devenu sublime.

Il en avait mal partout. Si on sait quand et où on a pris froid, on est à moitié guéri de son rhume. Il se demandait quand tout ça avait commencé. Les animaux s'évaluent avant le corps à corps. Mettre sous un même toit un homme et une femme semblablement dessinés finit la nuit par unir leurs doubles, malgré eux, quand ils dorment.

Mâchoire forte, yeux gris-bleu, nez busqué, Bastien était beau gars. Pas marié et en pleine santé. Il s'étonnait que les maîtres – la sourcilleuse comtesse

en particulier — ne se soient pas davantage méfiés de ces choses-là : parce que, Jeannette, pas besoin de sortir de la cuisse de Jupiter pour comprendre, sacré bon Dieu, que c'est la femme faite fruit.

Le matin sur le coup des sept heures, elle descend à l'office. En imagination, Bastien a dormi avec elle, et pire. « Bonjour, monsieur Bastien », dit-elle, innocente, fraîche dans sa robe de toile imprimée et son tablier de soie brillante.

Son tourment de la nuit à peine fini, Bastien est repris par celui du jour. Il est resté discret. À Paris, les deux autres ne savent rien. Zélia, cette jeune comère, n'a rien reniflé. Quant à Guibert, son ami pourtant et grâce à qui il est entré dans la maison Gasparin, il n'a pas reçu la moindre confidence.

Bastien remplit d'eau les seaux de fer-blanc. Il répare le grand tiroir de la table. Si, devant la fenêtre, un torchon sur l'épaule, il fait le moulinet avec une lardoire, c'est autant pour amuser Jeannette que pour chasser les démons de la nuit.

À QUATRE LIEUES de là en Franche-Comté, de l'autre côté de la frontière, une meute de gamins fous d'excitation traversait le village de Saint-Pierre-la-Cluse et coursait le fils Guillaume à coups de pierres. Le souffle rauque, le bâtard se retourna. Il pila net. Devant l'imminence de la curée, une jeune femme s'interposa. Elle avait remis l'enfant maigre et mal vêtu.

Le fils Guillaume reconnut Séraphine Thurot. Il se fit l'effet d'un marcassin secouru par sa mère laie. Face à ses poursuivants, il reprit bravement sa trace, et fila. La fuite réussit car les chasseurs reculèrent, décontenancés par l'audace de leur gibier et l'arrivée soudaine d'une grande personne. Ils se récrièrent, jappant comme des chiots effrayés. Alors, dans un sursaut de rébellion animale, le petit Guillaume osa une insulte d'honneur. Séraphine leur gueula de ficher le camp. L'ennemi lâcha ses cailloux qui atterrirent en

faisant un bruit de bouse molle et rebroussa chemin, honteux d'être fait aux pattes¹ par une femme.

Avec la meute, l'enfant vit s'éloigner la vision d'un combat expiatoire.

« Donne le bonjour à ta mère. »

La jeune femme observait le visage du bâtard. Il n'avait pas les yeux de la Simone, mais sa bouche et son nez. Les cheveux, par contre, châtaigne et bouclés, de qui étaient-ils ? Elle passa en revue les mâles du village, et ceux du voisinage. Elle fit parler le gosse, des fois que sa voix lui rappellerait quelqu'un. Tout en rage et timidité, Pierre Guillaume répondait par monosyllabes.

« Tu viendras chez nous chercher une miche », ajouta Séraphine.

Le merci sortit à contrecœur. Pierre ne voulait pas faire honte à sa mère. Ils ne pouvaient pas se payer le luxe de l'ingratitude ou de l'impolitesse. Il endossait le combat des chevaliers et luttait pour elle. À sept ans, il n'avait plus droit à l'enfance.

Les souvenirs de Séraphine remontèrent d'un coup. Ça la rebouillait là-dedans. Jamais elle n'avait cherché à savoir comment ni de quoi vivait Simone. De temps en temps on la voyait passer, portant un panier de linge, preuve que ça allait. Si elle avait eu besoin, elle aurait demandé, non ? Séraphine eut un profond dégoût d'elle-même quand d'aucuns, les vertueux, se font un devoir de honnir et huer les filles-mères. Car elles outragent la morale. Veut-on encourager le vice, à la fin ? Ça leur apprendra à vivre, de se débrouiller toutes seules. Être ferme avec elles, c'est

¹ De s'être laissé prendre.

leur rendre service. Celles qui ont fauté, qu'elles payent. Nous, on a travaillé, on n'a rien eu gratis. Déjà beau qu'on ne les envoie pas faire leurs bâtards ailleurs.

Le fils de Simone levait furtivement les yeux sur le ventre de la Séraphine. Il avait entendu dire des choses. Elle serait grosse. Un homme l'avait connue, elle aussi, sans promesse de mariage. Il eut honte pour elle, honte des femmes. Il était gêné de se trouver encore au pain de sa mère, alors celui que Séraphine lui proposa lui parut le prix d'une défloration.

À quelques mètres d'eux, un craquement de branches donna le signal de la fuite. « Vons-nous-en¹ ! » Séraphine vit hors d'un buisson s'égailler les gamins qu'elle avait chassés. Des chuchotements, puis une hurlade de rires moqueurs s'élevèrent sans plus de retenue. Ils savaient, pour elle.

Séraphine se dépêche de rentrer. Son panier est lourd et lui tire le bras. Elle trébuche beaucoup. Elle porte de petits sabots dans lesquels on entre le pied chaussé. La bricole de cuir sur le dessus est trop longue et se déboucle constamment.

Un petit vent frisquet, nord-nord-est, s'était dressé. En moins d'une minute, le ciel était devenu d'un noir de puits. Les colonies d'hommes se serraient pour la nuit. L'obscurité engloutissait le Suchet en Suisse, Baulmes, jusqu'à Yverdon, et se déversait pareillement sur les confins de France, dans le défilé surplombé par le château de Joux et le fort du Larmont. On distinguait à peine la route vers la cluse.

¹ Régionalisme du Doubs pour « Allons-nous-en ».

Séraphine arrive essoufflée au hameau de la Gauffre. Elle a la goutte au nez, le bout des doigts gourd. Cette après-midi, on aurait juré que le beau temps était revenu pour de bon et ce soir, la neige en moins, c'était presque l'automne.

Séraphine croit voir des buses dans un mouvement d'ombres tournoyant au-dessus de l'église. Mauvais présage. « Je suis une fille perdue », se dit-elle.

La grossesse démesurait sa sensibilité. En une journée, elle était passée par tant d'émotions différentes que cela en devenait épuisant. Ce matin, réveillée par un frisson de l'aube, une bouffée de terreur en se rappelant son état coupable. Plus tard, en arrangeant le linge dans les armoires, un élan d'espérance. De la tendresse devant le petit Pierre, ce renardeau au regard fébrile. De la compassion pour Simone. De l'admiration. De nouveau le désespoir. Puis brève jalousie envers Jeannette, sa cousine promue à une existence d'exception.

*

* *

La famille de Séraphine habite l'aile sud d'une ancienne ferme au bord de la route qui mène d'un côté vers Pontarlier, de l'autre vers la Suisse. L'Auberge du Lion-d'Or occupe l'aile nord. Chacun loue pour moitié l'arrière-corps du logis. Dans la partie gauche, la famille Thurot abrite un fenil, trois vaches et des chèvres. La partie droite sert de remise aux voitures des clients de l'auberge et d'écurie à leurs chevaux.

Ce soir, deux voitures de poste sont arrêtées dans la cour. Généralement, les voyageurs pour Salins ou

Genève font halte à Saint-Pierre-la-Cluse. Les autres diligences effectuent dans la journée le service entre Pontarlier et Les Verrières Suisses. L'été, par beau temps, cela prend moins de deux heures et trente minutes¹.

Côté route, le carré de lumière montre les parents de Séraphine dans leur cuisine au rez-de-chaussée. Le rideau n'étant pas tiré, la jeune femme les observe depuis dehors. Le père Thurot est debout devant le fourneau, bras croisés. Françoise, la mère, va et vient entre la cuisine et l'antichambre. Elle apporte du bois pour le poêle puis une cuvette remplie de patates sans pour autant perdre sa conversation avec son mari. Séraphine pense bien qu'ils parlent d'elle. La mère fait un geste du bras. Le père obéit. Il prend le grand marabout² et verse de l'eau pour rallonger la soupe.

Séraphine se sent à la torture. Elle a froid, faim et peur mais il faut bien rentrer sous peine de fâcher ses parents davantage.

Elle toque ses sabots l'un contre l'autre sans réussir à en faire tomber la boue qui colle, épaisse, maturée d'avoir reposé un hiver entier. Remettant à plus tard de les décrotter, elle enfle ses savates. Elle pose son panier de poireaux tardifs, accroche sa capuche à la patère du réduit, court à l'étable satisfaire un besoin naturel.

En entrant dans la cuisine, elle ressent que la réprobation des soirs précédents s'est dissipée. Le père a fini par suivre le conseil de la *patronne*, il s'est

¹ Boillin, L. *Promenades en Franche-Comté*. Besançon : Éd. Servir.

² Bouilloire, théière ou cafetière en cuivre étamé ou en fer battu, à gros ventre.

radouci. Mais, d'un ton fort, il ordonne à sa fille de lui apporter pipe et tabac bien qu'on n'ait pas encore soupé. Donc, ce soir, il restera devant le feu, à fumer son tabac, quand depuis des semaines, sitôt après avoir mangé, il se jetait hors de sa propre maison. C'est un sanguin qui se méfie de ses propres réactions. Il ne veut pas qu'on dise que le père Thurot s'est laissé aller à commettre des barbaries.

Séraphine, il ne peut toujours pas la regarder en face. Il faudra de nombreux jours encore avant qu'il puisse flanquer loin le reliquat de sa honte. Néanmoins, s'il fait la grosse voix comme lorsque sa fille était petite, c'est parce que, sans en demander la permission, elle leur a fait donner un pain qui ne lui appartient pas.

Le niqueux¹ à la Simone est venu de sa part chercher une miche. Très poliment, du reste. Il se ganguillait devant la porte, pas reffronté du tout comme on le croirait de ces enfants de par-dessus la jambe, les bâtards. Pas épais, ce gamin, mais joli. Il a les yeux à sa mère sauf que sa peau de roussot lui fait les paupières rouges, comme s'il avait pleuré.

Plus Thurot faisait « entre, entre », plus le petit avait peur. Alors le père s'était dit que ça ne serait pas pareil, avec son petit-fils. Il venait de comprendre. Les femmes avaient raison. De tout temps, valait mieux un enfant que le choléra. Donc, il emmerdait les méchants cons qui trouveraient à redire à l'état de sa fille. Fallait pas pour autant qu'elle et la patronne la ramènent trop. C'est lui le chef et il fera la gueule tant que ça lui chantera.

¹ Gamin.

Lourdemment, lentement, Séraphine aide au repas. Un peu tôt peut-être, car sa grossesse n'est pas si avancée, elle ose ce soir les gestes ralentis qui sont l'appareil des femmes enceintes. Dix fois, elle pose une main sur son ventre. Maintenant qu'on lui en laisse le droit, elle peut imaginer l'avenir. Dans la fatigue de son être, elle sent venir une explosion de joie. Presque elle jetterait son châle sur la chaise.

Sa mère l'observe. Elle paraît dire : « Fais pas ta fière. » Ce n'est pas le temps de se vanter. Françoise parlera à sa fille entre quatre-z-yeux. « Moi et M. l'abbé on a réussi à calmer ton père mais c'est pas une raison pour te pavaner. Comment tu as pu croire qu'à sa première fois une femme n'était pas configurée pour la conception et qu'il lui était impossible d'être prise, grosse idiote ? »

Au prix de leur réputation, les femmes ont toujours guidé vers elles et enchaîné à leur corps ce triomphe de vie dont les mâles sont chassés. Cependant est irrémédiablement fautive celle qui, lettre en poche, ne contraint pas son séducteur au mariage. Celle qui se contente d'un nom, d'un acte de baptême pour le petit. Car l'enfant sans père aura sur lui toute sa vie la faute de la mauvaise naissance. Les familles hériteront de l'infamie.

Fautive et naïve encore, celle qui préfère attendre, comptant sur l'appel du sang. Un jour, l'homme reviendrait, saisi de remords. Mais année après année, solitaire, la femme se vengerait d'elle-même et de son espérance en finissant austère et méchante.

Toutes coupables de compromettre l'avenir d'innocentes créatures de Dieu. Plus que les autres

femmes, elles méritent d'enfanter dans la douleur. En juste paiement de leur faute, qu'elles se préparent à vingt ans d'inquiétude. L'entretien, la layette, le prix du pain, les chemises, les ordonnées du docteur, c'est cher quand on est seule.

Elles n'auront personne à qui faire contempler le visage du petit qui dort. Leurs émerveillements seront parcimonieux et, de toute façon, avec qui les partager ? C'est sans elles, et vers une voisine indifférente, chargée de garder l'enfant, qu'il fera ses premiers pas.

*

* *

Puisque l'apaisement revenait dans la maison, on n'allait rien brusquer ce soir. Les frères de Séraphine tâchaient d'avoir l'air de rien mais ils n'en revenaient pas de la réaction de leur père. La fille avait fauté, soit. Mais il y avait eu au village des histoires semblables et toutes heureusement arrangées. Thurot pensait que, à moins de prendre la poudre d'escampette, le gars finirait par marier sa fille et prendre l'enfant.

Ils restèrent attablés plus longtemps que de coutume à parler du pèlerinage à Jérusalem de leur nièce et cousine, heureux sujet de diversion. Comme ils n'avaient pas d'atlas, ils cherchèrent dans la Bible les noms qui faisaient rêver. Ils trouvèrent : plaies d'Égypte, sortie d'Égypte. Chute de Jérusalem, nouvelle Jérusalem. Pharaon, Israël, mer Rouge, mer Morte.

*

* *

Le Franc-Comtois est rebelle en tapinois et de manière héréditaire mais soucieux d'ordre. Par exemple, bien qu'indocile entre les mains de son curé, il surveille de près le bon déroulement des fonctions sacerdotales dans sa commune.

Au milieu des forêts de sapins, le hameau de Monpetot entoure une chapelle. On y vient de loin en pèlerinage. Cette chapelle dépend de la paroisse de Saint-Pierre. De petite enceinte, elle contient tout de même cent personnes.

Bon an mal an, bannière en tête, la procession des Rogations¹ s'accomplit avec ardeur. Le matin n'est pas arrivé que, depuis Saint-Pierre-la-Cluse, le Père Bonnet conduit son monde à travers champs. Par des orémus clairs, enthousiastes et énergiques à la madone de Montpetot, il encourage ses paroissiens à prier dûment. Chacun lorgne aussi bien la piété du curé que celle du voisin. Il en va du bien commun. S'agit pas de mômerie mais une surenchère de religion, de temps en temps, ça supporte, surtout après les rigueurs de l'hiver.

Oubliés les estomacs creux — tous sont à jeun pour communier —, oubliés les souliers naqués² de rosée, les pantalons inondés jusqu'à mi-mollet, le bas des jupes lourd et froid.

Entre le grésil des voix de femmes et la charge obscure des voix d'hommes, la dévotion va grandissant.

« Notre-Dame, nous sommes réunis en ce lieu que vous avez choisi. Humblement, nous venons implorer votre aide. Vous avez toujours défendu cette

¹ Cérémonie religieuse qui se déroule pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension.

² Trempés.

région contre le mal. Veillez sur nous, sur nos biens, nos familles.

» Préservez-nous, s'il vous plaît, de la grêle, de la foudre, des neiges mal à propos, des ouragans qui ôtent le toit de nos maisons. Protégez les bestiaux, les blés, les fruits. »

Le jour éclate. Cette lumière, ce grand blanc au moment des prières à sainte Marie, c'est signe qu'elles seront exaucées. On pourrait rentrer à présent, reprendre le travail mais l'abbé va donner sa messe.

La chapelle n'est pas assez vaste pour contenir tous les paroissiens ; nombre seront dehors, au petit soleil. Vite après, les hommes retourneront aux champs. Les femmes resteront. Sans attendre la Toussaint, elles diront le Salve Regina en mémoire de ceux qui les ont quittés. Ensuite seulement, elles raconteront leurs soucis à la madone.

*

* *

La mère de Séraphine s'est assise sur un banc du milieu. Les gens auraient jaser si elle s'était mise devant, avec le monde respectable. Rester tout derrière, ce serait un aveu, presque une confession publique. Au milieu, c'est bien. Pas d'impertinence. Pas de platitude.

Est-ce que Françoise priait ? Pas sûr. Une heure d'église, ça permet de se reposer, de penser aux affaires de la maison. Ce qu'elle raconte à la Reine du Ciel, elle ne l'a encore dit à personne. Jusqu'à maintenant, elle a gardé sa faute. On dit que la femme fait la famille. Aujourd'hui, la mère de Séraphine a besoin

de parler. Demander aide pour sa grande fille mais pour elle également. Sainte Vierge, vous savez combien les hommes sont redoutables pour les femmes. C'est si facile de succomber. Néanmoins Françoise Thurot garde confiance. La madone est toujours miséricordieuse à ses filles.

*

* *

Il y a longtemps, à passé quarante ans, Françoise a fauté avec un ultramontain. Il se louait maçon dans le pays. Le mari n'a jamais rien su. Hier, il l'a montrée en exemple à leur fille. Sans le savoir, Séraphine a fait éclater deux fois plus haut un crime dont la moitié revient à la mère.

Elle est perdue. Rien de moins sûr que le Jean-Claude répare. Son père est un gros laboureur¹ de la région et, de surcroît, parent de Jean-Baptiste Gresset, le maire de Pontarlier². Cette famille ne voudra jamais d'une fille qui n'a que ses ongles pour se gratter.

Pas de bruit dans la chapelle. Sombres de pensée, front bas, quelques femmes paraissent inquiètes, le dos raide ; quelques autres, bien installées, ont un sourire doux et leurs mains jointes sur la jupe bien à plat. Plus tranquilles qu'à la maison, ayant à y tenir, talocher les enfants, préparer, cuire les soupes, bref, entre voisinage et mari, courir au train des jours.

¹ On ne parle pas encore de « cultivateur ». « Laboureur » est le terme usité dans les actes d'état civil.

² Martin, Louis. *Pour le centenaire d'une grande année 1848-1948*, « La ville et l'arrondissement de Pontarlier il y a un siècle », *Les cahiers du Haut-Doubs*, 1948.

*
* *

Tante Reine vient s'asseoir à côté de Françoise. Gros jupon sur gros jupon, des mitaines en toute saison, un cœur d'or, les enfants trouvent qu'elle est vieille et qu'elle sent le grenier. Elle n'a pas vu passer les années mais, à soixante-huit ans, elle se dit heureuse d'avoir l'âge de ses prières.

Françoise avait dit son *Salve Regina* et l'*Ave Maria*. Les deux femmes n'avaient pas eu l'occasion de se parler beaucoup aux dernières Pâques mais pour l'essentiel chacune connaissait les affaires de l'autre. Pour la grosse bêtise de Séraphine, il avait suffi qu'une fois une voisine ait vu manquer à la lessive de ces tissus roulés en tapon¹ qu'on utilise pendant les menstruations. Une grossesse de la mère était possible mais moins probable. Ce serait plutôt la fille. Oula, maintenant on se rappelait, ç'avait resserré à Chandeleur avec le Jean-Claude. On aurait donc un ventre de quatorze semaines !

Et Jeannette, ça allait ?

Toujours en place soit à Paris soit en Suisse, selon les activités du comte. Ils l'emmèneraient avec eux, cet automne, en Terre sainte.

*
* *

Reine avait laissé son appartement de Pontarlier pour tenir la maison de son frère au hameau de Montpetot. Depuis la mort de la pauvre Amélie, Sylvestre

¹ Étoffe, papier roulé ou pressé en bouchon (étym. 1690).

ne savait plus où donner de la tête, entre le souci de l'éducation de son garçon et le départ en voyage de sa grande fille.

Il fallait une femme dans cette maison. Puisque c'était ce qu'on attendait d'elle, Reine prit possession des lieux. Mais sans arrogance. Elle avait tapé, brossé, récuré de fond en comble, presque mieux que chez elle. Elle avait planté des lupins, des gueules-de-loup, des salades et des oignons blancs.

Sylvestre avait été officier de santé. Désormais trop âgé pour consulter, il s'occupait. Il aimait toujours soigner les gens et travaillait à une méthode pour recoudre la peau sans faire de cicatrice. Il s'était essayé à opérer des coings – trop durs, l'aiguille n'entrait pas. Des pommes de terre – la chair cassait. Sur leurs dernières prunes – la chair filait. Sylvestre en avait déduit une hypothèse : à cause du sucre, la chair des diabétiques ne se recousait pas non plus mais il manquait de matière première pour confirmer ses suppositions. Maintenant, il avait une alternative : on pouvait, par cerclage prolongé des tissus, éviter de les recoudre. Il avait observé les chirurgiens des plantes. La nature réussissait souvent où l'homme échouait.

*

* *

Reine et Françoise font une dernière gémissement. Elles sortent de la chapelle, descendent le talus qui mène au chemin. Elles prennent à gauche, vers chez Maréchal. C'est huit heures, grand jour. Le gendre Beucque ramène au pré-gras ses génisses qui ont passé la nuit à l'étable. Croisant les deux femmes, il les salue du front, sans un mot, il est pressé. Françoise

n'est pas troublée par son coup d'œil accusateur. Il la juge selon la faute de sa fille. C'est un jeune gars, il lui manque de savoir que l'existence réserve à tous à peu près les mêmes mauvais coups. Et comme c'est un jeune gars, la flamme domine son regard. Il apprécie les belles femmes. Françoise ne renonce pas à la coquetterie. Derrière le blâme, elle goûte l'hommage.

*

* *

Reine entre devant sa parente. On est dans une cuisine basse d'étage et obscure mais dallée, propre. Devant la fenêtre se trouve l'ustensile dont sa belle-sœur Amélie avait été si fière : l'unique pompe à eau du hameau, qui dresse sa tête d'hippocampe au-dessus d'une cuvette de fer-blanc. La citerne est dehors. Si l'on tape assez fort sur l'herbe qui la recouvre, on l'entend résonner.

À droite, près du coffre à bois, une porte à loquet conduit à une enfilade de quatre pièces au plancher de sapin rendu gris par les ans.

Les fenêtres sont face nord-ouest, très petites pour ne pas perdre le chaud.

La cheminée dans la première pièce avait désigné le salon. Sous le renforcement des étagères, Amélie avait installé autrefois sa causeuse de jeune fille en veloutine vieux rouge, à présent défoncée, ternie. Dix-huit mois qu'elle était morte, les choses continuaient d'aller comme si elle devait revenir. Sa travailleuse à l'angle du tapis, les rideaux en tricot à jour, pincés par une main de laiton, le bandeau de fenêtre, son bahut. Comme avant. Sauf qu'on n'avait

pas rouvert les rallonges de sa belle table en poirier, personne ne venant plus.

On avait ensuite trois chambres avec des lits bateau – hauts d'un mètre, dont le sommier crissait sous le seul poids de votre main. Les femmes traversèrent l'ancienne chambre des époux Maréchal, sans trop regarder.

Reine occupe l'ancienne chambre de Jeannette. Élie, le jeune fils de la maison, a la dernière pièce, dont le sol est surbaissé. En déplaçant le lit, on découvre une trappe. Elle donne sur l'escalier de la cave.

Au mur du fond, une porte s'ouvre sur une allée de frênes et un potager. Il arrive à la belle saison qu'une poule s'installe sur la table d'Élie, en observation, regardant de-ci de-là en faisant de petites saccades avec sa tête avant de tomber en somnolence.

Une ancienne bergerie en pierres de taille toujours fraîches attient à la cuisine. On y range les noix et les fruits à pépins. Reine prend le beurre au garde-manger fiché au mur et vite revient, toujours causant.

De la maie, elle sort une miche de pain brun, la défait de son torchon. Avant d'en couper deux tranches, elle fait le signe de la croix à la pointe du couteau. Elle sort du buffet un bocal de confiture de quetsches, cuite par Amélie, étiquetée de sa main. Pain, couteau, cuiller, beurre, confiture, elle pousse le tout vers Françoise : « Mange, cousine, ça te remettra. »

Françoise s'était levée et regardait dehors, à l'endroit de la citerne. Un chat blondin s'allongeait comme un serpent derrière une proie invisible.

En bas sur le chemin, Beucque crie « youyou » à ses bêtes.

Maintenant, la procession s'éparpille tout à fait. On enverra Séraphine aux Rogations demain.

On entend des pas lourds, au-dessus. Sylvestre traverse la grange.

La cafetière émaillée fait tranquillement son tic-tic de chéneau après l'orage. Reine coule la chicorée.

— L'avantage d'avoir vécu longtemps, dit-elle, est de ne plus entrer dans la tourmente, sachant que tout correspond, se répète immanquablement, et s'arrange.

À L'HÔTEL particulier de la rue de Courcelles à Paris, ce ne sont que malles et paquets. Une fortification de ballots de toutes sortes, replets, longs, de petite taille, enchevauchés, comprimés; les plus volumineux sont alignés depuis les chaises Louis XV estampillées Forget jusqu'au dallage blanc et noir du vestibule.

Déplacés les meubles d'appoint. Roulés jusqu'à leur milieu les tapis du rez-de-chaussée. Seuls les tableaux n'ont pas changé de place et, dans le désordre général, les scènes champêtres ou bestiaires prennent un sens insolite et insolent.

Zélia s'amuse autant que si elle était du voyage. Elle a en tête des images de lanterne magique. Voici, pour les femmes arabes, des mouchoirs d'indienne, des petits ciseaux et des bobines de fil à coudre. Des lunettes d'approche pour amadouer les sauvages que

les voyageurs trouveront en route. Si quelque chose devait mal tourner ou simplement pour tuer son gibier quotidien en Égypte, voilà des fusils à deux coups et deux paires de pistolets ; dans ce poêlon, une bonne provision de balles, de poudre, de plomb et de capsules fulminantes.

Les deux cantines de chez Gaudillot sont bourrées jusqu'à la gueule. Dans l'une, conserves de petits pois, de sardines, de sucre, de café, de macaroni et de confitures. Boîtes de fer-blanc, vaisselle d'étain dans l'autre. On a ressorti le bain-marie en cuivre du cellier et redescendu le coquemar¹ du grand buffet. On s'est aperçu trop tard que la lampe à suspension avait un abat-jour vert, qui est la couleur sacrée des musulmans. Tant pis, une fois sur place, on le couvrira de cette serviette qui enveloppe les mèches et les verres de rechange.

Zélia, ça lui suffit de rester. Elle est trop jeune pour faire son testament. Pensez, rien que chez nous les routes sont dangereuses. Le Parisien n'est jamais sûr de revenir de province. Jeannette est rudement courageuse.

Dans la cour, un cheval piétine son demi-tour, le fer des roues craque contre les pavés. Madame est de retour.

Aux ordres, Guibert accourt décharger la voiture. La comtesse entre dans le vestibule. Depuis le seuil, elle considère l'atmosphère bouleversée de sa maison. Elle se sent comme un cheval auquel on a fait faire un trop long manège. Pourtant, elle ne peut remettre aucune visite. Il y a les amies, il y a les

¹ Bouilloire à anse.

pauvres dont il faut prendre soin avant de partir, il y a les amies des amies. Devant M^{lle} d'Angeville, la seconde femme à avoir gravi le Mont-Blanc, devant les Butini, les Boissier, les proches et lointaines alliances, devant son époux et qui que ce soit, pas question de démeriter.

Elle craint pourtant le mystérieux avenir et serre d'autant plus fort contre elle un petit paquet enveloppé de papier brun.

Ces jours-ci, Madame s'épanche en ordres et contrordres. Sans broncher, Bastien emmitonne pieusement des piquets de tente, une hache et une pierre à affûter dans un bout de toile imperméable.

La comtesse appelle Jeannette.

— Elle est en haut avec Zélia, explique Bastien paisible, en rien bousculé par l'air sévère de la comtesse, je crois qu'elles mettent les robes de Madame dans la boîte.

— Appelle-la, j'ai quelque chose à lui montrer.

Jeannette apparaît au dernier palier de l'escalier Renaissance, portant à bout de bras des étoffes pâles et molles pareilles à des spectres.

Sur ses talons, Zélia s'agite avec beaucoup de sérieux : « Qui a vu l'étui aux parapluies ? demande-t-elle à la cantonade et personne ne lui répond. Le coussin aux perroquets, faut-y vraiment le descendre ? Il va dans le désert ? Et ce flacon d'eau vulnérable, je le prends ? Où qu'est passée la toile de diachylon ? Je trouve plus l'eau-de-vie allemande¹. Les crampons pour marcher dans les Alpes, j'en ai déjà cinq, manquent encore trois. »

¹ Purgatif à base de jalap.

*
* *

Bastien dégage un coin d'écritoire. Madame y pose un mystérieux paquet brun. Zélia court chercher une paire de ciseaux. Guibert prend l'air indifférent.

Madame déplie le papier fort. Se trouvent dessous deux couches de papier pelure. Dessous encore une petite boîte plate fermée par un ruban. Et dedans ?

Le visage de ses gens marque l'interrogation. Les domestiques serrés autour d'elle comme des enfants autour du maître d'école échangent des coups d'œil sagaces. Madame cherche une expression qui siérait à la bienséance. Elle a fait une folie d'argent et ce n'est pas souvent. Autorisé par son rang d'ancienneté dans la maison, Guibert prend la parole :

— Madame a voulu marquer le coup, dit-il.

C'est la première fois qu'il voit des daguerréotypes. L'un représente Monsieur le comte. Il a un air magnifique, le bras tendu vers un globe terrestre. Madame paraît bien intrépide sur le deuxième daguerréotype, en costume d'amazone copié d'après des habits de chasse de style Louis XIII, et cravache dans une main, bible dans l'autre. Sur la troisième photographie, Jeannette, chapeau de paille, robe à la cheville¹ et gants de tricot noir, en plus de s'appuyer sur un parapluie-canne semble en avoir avalé un. Et l'affreux Bastien, toujours provocant, a gardé pour la pose le pantalon à poitrail qu'il porte pour les travaux salissants. Ce n'est pas là une tenue de voyage.

Sur les quatre clichés, une plante verte joue le rôle du palmier. Un rocher au premier plan, celui de

¹ Les robes courtes évitent l'embarras de les relever et permettent de conserver l'usage de ses deux mains.

la montagne. Une peau de bête évoque la faune tropicale vaincue. Un rideau de velours à franges, tendu entre deux colonnes de marbre, symbolise l'heureuse civilisation que l'on s'apprêtait à quitter.

— Tiens, Jeannette, dit la comtesse en lui tendant son daguerréotype, tu donneras cela à ton père.

Mariages, naissances, baccalauréat. Le nouvel usage est d'offrir à ses proches le daguerréotype vous représentant dans ces circonstances particulières. À l'occasion d'un départ, votre portrait en tenue de voyage.

*

* *

La comtesse de Gasparin destine le récit de son périple à M. Leidecker, éditeur. Ce sera écrit comme elle sent, comme elle pense. Que Dieu surtout veuille tirer quelque bien de ces pages. L'enjeu secret du voyage est de combattre les fausses vertus.

La comtesse a fait remplir au tiers une malle d'exemplaires de la Bible. Elle compte répandre la bonne parole, dessiller les yeux, guérir les mahométans et les chrétiens orthodoxes de leur foi trompeuse.

M^{me} de Gasparin se plaît dans la gloire du Seigneur, elle se voit offrir le pain de vie d'un geste modeste mais large. Là-bas, elle n'aura d'autre aventure qu'arracher l'ivraie pour semer le bon grain. Qu'a-t-elle besoin de connaître les langues indigènes? C'est par son attitude chaleureuse qu'elle représentera son Dieu à l'étranger et fera venir à elle les petits enfants qu'Il aime tant.

Elle n'est pas de ceux qui trahissent l'Évangile, tels ces communistes qui sous prétexte de fraternité disent imiter le paradis sur terre en reniant la propriété et se

font haïr des gens sensés. Les apôtres ne pratiquaient pas la vie en commun. Le Seigneur lui-même détenait une bourse que Judas portait à sa ceinture. Un jour Madame écrira là-dessus¹.

Simon Pierre n'a pas donné sa maison. Pas plus que Jean. On ne va pas chez un pauvre quand on frappe à la porte de Lazare. Il faut lire les versets sans les sortir de leur cadre. Fraternité, d'accord, mais dans la limite des Écritures. Donner. Savoir ne pas donner. Voilà qui ramène à Séraphine. Être sévère ou pas ? Que de tourments, mon Dieu ! Ce que c'est que d'avoir reçu un cœur compatissant.

*

* *

On attend la livraison des selles des dames. Jeudi, le sellier en personne apporte deux ravissantes choses de cuir fauve, entièrement matelassées, munies à gauche d'un mignon étrier, à peine plus large qu'un soulier de bal.

Quand il ne resta plus qu'à contrôler la pharmacie, le nécessaire à couture et les ouvrages topographiques, on était au samedi 4 septembre et, brutalement, l'enthousiasme fléchit. On évoqua le grand Dumont d'Urville qui, après avoir coupé vingt fois l'équateur, mourut près de Paris, brûlé vif dans un accident de chemin de fer².

¹ *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui*, par l'auteur du *Mariage du point de vue chrétien*, M^{me} de Gasparin. Paris : Grassard, Libraire-Éditeur ; Paris-Genève : Émile Béroud, Libraire, 1853.

² Dumont d'Urville, Jules Sébastien César, 1790-1842.

À la nuit tombée, telle une pythonisse, Zélia observe le ciel. Pleine lune agitant les esprits ou fil de brume phosphorescente restreignant l'imagination, c'est sûr, il a changé. Il est signé de mauvais présages.

Quels qu'ils soient, elle les baratte aigrement, jalouse de la gloire naissante de Jeannette. L'épisode du daguerréotype l'a piquée au vif. C'est elle que l'on aurait dû emmener. Elle est plus jeune, plus forte et plus habile couturière. Au lieu de ça, elle restera à Paris et Madame la prêtera à une de ses amies, sans considération pour sa personne, comme un moule à gaufres.

Elle invente des Apaches sanguinaires, des Mandrin de la pire espèce, des sultans vicieux, des précipices, des soleils d'enfer.

« Ne venez pas vous plaindre, dit-elle à Jeannette quand la comtesse n'entend pas. Vous serez cause de votre perte. À qui vous croyez faire impression ? Vous n'êtes pas mieux que moi. C'est entendu, on vous chouchoute mais vous êtes quoi ? Une domestique. Vous l'oubliez un peu vite. Et si vous ne mourez pas chez les sauvages, vous reviendrez très enlaidie par les fatigues. Aucun fiancé ne voudra de vous. Voilà. »

Le lundi suivant, elle demande le pardon de sa méchanceté. Elle sanglote, elle jure de penser à Jeannette chaque jour et de prier pour eux quatre qui se lancent sous des cieux inconnus.

Les voyageurs sont extasiés d'énervement et de joie. Chacun se sent sur le point de vivre la plus belle époque de sa vie.